

MYRIAM

Note : sur demande de l'éditeur d'un livre à paraître dans lequel Myriam raconte son histoire, son récit original n'a finalement pas été repris dans ce recueil. En remplacement, elle nous a proposé un texte rédigé en février 2021, qui reprend des éléments sur lesquels elle souhaitait revenir. Il nous a semblé important de mentionner les circonstances qui ont abouti à un écart vis-à-vis de la proposition initiale, à savoir un recueil de textes basés exclusivement sur des entretiens oraux retranscrits.

Mille deux cent cinquante jours entre le 20 octobre 2017, le jour de l'arrestation de Hassan, et le 23 mars 2021, la date fixée pour notre procès en appel, une gestation interminable pour accoucher de quoi ? Pas de la vérité si j'ai bien compris ce qu'on me reproche : héberger des trafiquants d'êtres humains et leur faciliter la tâche en mettant toute une logistique à leur disposition. Dans la réalité, il fallait les voir débarquer, les « trafiquants d'êtres humains », faméliques, épuisés, aussi déchirés que leurs joggings, avec leurs cheveux raides de crasse, leurs problèmes respiratoires, leurs abcès dentaires, la gale parfois, leurs addictions, leurs blessures après une rixe au couteau ou à la barre de fer... Des gosses qui n'avaient

Les récits : Myriam

pas 25 ans et qui venaient effectivement profiter de ma logistique : une douche, un repas de chez eux cuisiné par Hassan, un matelas, des fringues propres, des pansements, une séance de kiné offerte par une voisine, un téléphone en cas de besoin, et surtout la paix, la sécurité et la joie. Pauvre conne manipulée, me répond la justice. Bien sûr, c'est tellement plus confortable que de regarder la réalité en face. Peut-être qu'elle n'est pas perceptible du haut d'une estrade ? Peut-être que, pour comprendre ce qui s'est réellement passé, il faudrait organiser une reconstitution ? Pas de problème, je veux bien m'y coller.

Tout a commencé le 9 février 2015 quand j'ai mis un pied à Calais, un pied, un bras et tout le reste, j'ai été littéralement happée par la Jungle. Une artiste parisienne que j'avais interviewée dans le cadre de mon boulot peignait des portraits de migrantes de Calais ; à vrai dire on avait moins parlé de son art que de la situation des migrants éparpillés dans les squats et les sous-bois. J'avais été ébahie par ce que j'entendais ; à l'époque, ils étaient deux mille cinq cents, pas de quoi fouetter un chat ni alerter l'opinion publique. J'ai voulu voir.

Putain. On avait roulé deux heures en ligne droite depuis Bruxelles. Calais, sa plage, sa Cité de la Dentelle... et sa barbarie. Quel choc. Je ne m'en suis jamais remise et c'est ce qui m'a amenée en correctionnelle. Je ne regrette rien. Impossible de regretter.

Je suis née en février 1966, mais je suis *venue au monde* en février 2015. Il y a six ans, les migrants étaient encore invisibles, je ne savais pas qu'on forçait des familles à se

WELCOME

laver à l'eau d'une bouche d'incendie, à crever de faim entourées de rats et de pyramides d'immondices sur des décharges toxiques, à espérer que le fourgon en vue transporte des barquettes de riz plutôt que des CRS acharnés une énième fois à détruire leur campement. Je ne savais pas pour les gazages, les matraquages, les agressions, les lâchers de chiens, le harcèlement permanent. Je ne savais pas qu'on pouvait mourir pour l'Angleterre à 15 ans en se faisant écraser par des chauffards jamais poursuivis, en s'électrocutant, en s'empalant sur les grillages, en se noyant dans des bassins de rétention, en tombant d'un train ou de la planque sous la cabine du conducteur de car, en se jetant dans la Manche agrippé à un couteau planté dans une planche de polystyrène ou en étouffant à l'intérieur d'un sac jeté dans la soute d'un Flixbus.

J'ai vite compris que j'étais née du bon côté du monde, et ça s'est encore confirmé devant la justice : les hébergeurs acquittés en première instance, les sans-papiers, condamnés. J'ai d'abord été happée par la détresse de la Jungle, j'ai commencé à faire des aller-retours avec ce que je récoltais sur Facebook. C'était assez nouveau pour les gens alors ça marchait vraiment bien, j'avais un réseau de solidaires qui réagissaient au quart de tour, même sur place. La honte et la colère m'avaient transformée en boule d'énergie, j'étais inarrêtable.

Deux mois plus tard, lorsque tout le monde a été centralisé *manu militari* dans la nouvelle Jungle, la relative sédentarité a permis de nouer de vrais liens. Amener du matériel de camping, des vivres, des vêtements et des téléphones, c'était bien, mais... Il y avait tellement d'autres

Les récits : Myriam

besoins qui transparaisaient derrière l'accueil chaleureux, les sourires perpétuels, les blagues, la tendresse. J'avais l'impression d'être toujours restée à la lisière de l'humanité, avant la Jungle. Là, elle était brute, à vif parce que, quand on joue chaque jour à la roulette russe, il reste peu de place pour le « non essentiel ». La Jungle était sans doute le dernier endroit où on pouvait encore débarquer à l'improviste, à tout moment avec n'importe qui ; c'était la honte d'être reçus comme des princes par des gars démunis de tout et rejetés de partout. Un jour, en rentrant à Bruxelles, j'ai trouvé un paquet de biscuits anglais au gingembre, mes préférés, dans une poche de mon sac à dos. Je n'ai jamais su de qui venait ce cadeau.

Avec le recul, je me rends compte que j'allais à la Jungle comme on va à l'école. J'avais tout à apprendre. Mais avant d'apprendre, j'ai dû désapprendre à tout juger à la lumière de mon propre prisme. Il suffit de comparer l'avis d'un BHL en chemise blanche qui veut flinguer Kadhafi et celui d'un jeune Libyen en guenilles qui fuit Daech pour comprendre qu'il vaut mieux parfois mettre notre grande gueule en veilleuse. Est-ce qu'on n'a pas quelques trucs à apprendre d'une bande de gamins qui parvient en six mois à faire sortir d'un terrain vague broussailleux une ville grouillante de dix mille habitants ? Une septantaine de restos et de magasins construits avec des palettes, des bâches en plastique, des groupes électrogènes de fortune... et tout ce que nous, on a perdu en cours de route : l'appétit de vivre, le courage, l'énergie, l'enthousiasme, la joie, l'entraide, la débrouille, la résilience. Et le temps. Et le goût des autres.

WELCOME

« On ne peut pas accueillir toute la misère du monde », c'est le leitmotiv qui sert à justifier l'immonde. Encore une question de perspective. Je n'ai pas rencontré « toute la misère du monde » dans la Jungle, mais une humanité qui m'a ouvert les yeux sur *toute la misère du monde riche* dont je suis issue. On me demandait souvent ce qui me poussait à *perdre mon temps* avec ces gens dont je ne partage ni la langue, ni l'âge, ni la couleur, ni la culture, ni les centres d'intérêt. Je ne perdais pas mon temps, j'apprenais sur le terrain plutôt que dans les débats stériles qui agitent les réseaux sociaux et se terminent inévitablement par des insultes et des blocages, chacun ses choix.

Je restais à ma place et j'apprenais. Il y avait toujours une leçon de vie à pêcher quelque part. Observer les mains qui s'entrelacent sans arrêt au-dessus de la table pour partager, donner, échanger, mesurer les bienfaits d'une gestion du temps qui fait toujours passer la convivialité avant le rendement, découvrir une solidarité naturelle qui n'attend ni *merci* ni renvoi d'ascenseur, me débarrasser des codes de mon monde en même temps que mes chaussures avant d'entrer dans une cabane.

Ma rencontre la plus déterminante, ça a été Reza. La honte et la colère ont encore grimpé d'un cran au printemps 2016, quand je me suis retrouvée face à douze Iraniens en grève de la faim. J'en ai encore la chair de poule cinq ans après. Douze mecs qui s'étaient cousu la bouche avec du fil noir pour obtenir de meilleures conditions sanitaires pour les quatre mille cinq cents habitants de la Jungle. Ils ont tenu 25 jours. Trois fois, Reza s'est décousu puis recousu parce que les promesses de la

Les récits : Myriam

préfecture n'aboutissaient à rien. Tout ce que la Jungle y a gagné, c'est un chemin macadamisé parce que les voitures de la préfecture souffraient dans les ornières. Pour les latrines et les robinets d'eau froide, que dalle.

J'ai aussi appris à ne pas me mêler de ce que je suis incapable de comprendre, la survie dans un trou à rats avec la mort partout en embuscade. C'est ce que la Justice veut me faire payer. J'ai hébergé chez moi comme j'ai été hébergée dans la Jungle. Je n'ai jamais dû raconter ma vie ni présenter patte blanche pour voir s'ouvrir les portes des cabanes et des caravanes, pour m'incruster deux semaines si j'en avais envie. J'ai fait pareil. J'ai ouvert la porte de ma cabane bruxelloise sans poser de questions. C'était la moindre des choses.

Normalement, mon apprentissage aurait dû se terminer le 24 octobre 2016, avec le démantèlement de la Jungle. Mais trois jours après, Hassan m'a appelée, il se sentait traqué à Calais. Égyptien, migrant économique, l'homme à abattre en priorité. Et voilà comment, le 28 octobre 2016, *mon destin a basculé* comme on dit dans les romans à la con. J'étais encore sous le choc de la destruction de ma ville idéale avec ses brassages, son autogestion et son système D, je ne savais pas quoi faire de tout ce temps retrouvé, je n'en voulais pas ; quand je suis allée chercher Hassan le lendemain de son appel, la question ne s'est plus posée. C'était plié, la Jungle se délocalisait à Bruxelles. Je le connaissais à peine de vue, Hassan. Il est arrivé chez moi avec un minuscule sac à dos, tout ce qu'il possédait. Il était dans un sale état physique et psychologique après trois ans de Jungle. Héberger, c'est faire confiance. Être

WELCOME

hébergé, c'est faire confiance aussi. Nos mésaventures ont commencé par un pacte tacite de confiance réciproque. Hassan se retapait petit à petit et notre cohabitation fonctionnait. On a passé un an à accueillir une soixantaine de migrants qui allaient et venaient, qu'on nourrissait, qu'on soignait, qu'on désintoxiquait, avec qui Hassan partageait tout, son lit, ses fringues et les problèmes sans solution. Tout ce qu'on a fait, c'était pas à nous de le faire, mais à l'État. L'État qui laisse pourrir la situation et préfère s'acharner sur ceux qui se sont retroussé les manches à sa place. Il valait sans doute mieux, quand on voit sa capacité à gérer une urgence sanitaire ! En attendant, je me suis retrouvée à la tête d'un camp humanitaire improvisé qui n'abritait aucune organisation criminelle, juste des gosses au bout du rouleau qui se battaient pour leur survie dans la jungle du quartier nord de Bruxelles. C'était vraiment pas beau à voir.

Alors j'ai lâché les chevaux. Comme il y a une différence entre visiter un pays en touriste et s'y établir, il y a une différence entre séjourner dans la Jungle et avoir la Jungle à demeure chez soi. On a fait tout ce qu'on a pu, avec les moyens du bord, jusqu'à n'avoir plus de moyens du tout, ni physiques, ni psychologiques, ni financiers. Et puis les flics sont arrivés. Par la suite, on s'est dit que ce n'était peut-être pas plus mal, on devenait fous. Je n'étais ni formée ni outillée pour gérer tout ça, j'étais minée, pas en état de réfléchir parce qu'il y avait toujours une catastrophe, une urgence.

J'avais collé un mot sur la sonnette pour prévenir Hassan que sa clé l'attendait chez la voisine, au cas où il

Les récits : Myriam

serait libéré dans les jours qui ont suivi son arrestation. J'étais en état de choc, incapable de percuter qu'une série de perquisitions musclées et d'interpellations à 5 heures du mat, ça ne ressemble pas tellement à un malentendu. J'avais encore des trucs à apprendre sur les galères des migrants, la prison s'est chargée de parfaire mon éducation. Bienvenue à l'école de la maltraitance.

Dès la première fois, ça se passe mal. Je parle français. J'ai des pompes qui sonnent au portique. Je mets 50 centimes dans le distributeur de boissons exclusivement réservé aux détenus. Je sors un chocolat de ma poche... Heureusement, j'apprends vite. Il ne me faut pas deux jours pour capter que tout ou presque est interdit. Et ce qui est permis est tellement compliqué à obtenir que ça revient au même, finalement. Il a fallu six semaines pour que Hassan reçoive les quatre tee-shirts et les deux pantalons que je trimbalais chaque jour, il y avait toujours un problème. En plus, il avait été débaptisé, son deuxième prénom, celui de son père, était devenu son patronyme. Un autre nom, une autre personne, un taulard en uniforme beige passé, au crâne rasé, au teint de chicon et à l'air vaincu.

La prison, c'est un rouleau compresseur. C'est le seul endroit où je me suis sentie coupable. Pas forcément coupable de quelque chose, coupable tout court. Tout est fait pour humilier et rabaisser. Le regard suspicieux des gardiens, leur ton hargneux, les détenus qu'on croise menottés et tenus en laisse par une chaîne, les heures d'attente devant la porte puis dans la salle d'attente décorée d'affiches du Centre de Prévention du Suicide, le

WELCOME

mur contre lequel on doit s'aligner pour se laisser renifler par un chien anti-drogue, les engueulades pour un pas de travers, pour un bonbon passé en douce... Dès qu'on franchit la porte, rien qu'au bruit terrifiant qu'elle fait, on sent qu'on entre dans la violence. Elle finit toujours par éclater d'une manière ou d'une autre : une altercation au portier, un coup de poing dans un mur, un détenu qui pète les plombs, une crise de nerf, des insultes, les sanglots des enfants quand le silence retombe sur le parloir. Et les bruits anxieux, les claquements de portes, les sifflements, les bips, les sirènes de police, les bruits de clés, les hurlements des détenus...

Le pire du pire, c'est qu'on s'y habitue. Des deux côtés des barreaux, on s'habitue à être maltraités. Je soigne le mal par le mal en allant voir Hassan chaque jour. Je le lui avais promis au téléphone avant de recevoir le permis de visite... sans imaginer que c'était parti pour dix mois ! Tant mieux parce que c'est cette promesse qui m'a fait tenir et ce parloir quotidien qui a consolidé notre relation. L'heure de la visite, c'était la seule et unique chose sur laquelle on avait encore prise, on en a profité au maximum. Les gardiens aussi se sont habitués. On était des bons clients, Hassan bossait en cuisine, je progressais en flamand, il ne faisait jamais de vagues, moi non plus. Ils ne se méfiaient pas de nous, et si on leur faisait une petite enroule dans le dos, on se prenait pour des super-héros. Quand on n'a plus beaucoup d'estime de soi, c'est toujours ça de pris. C'est vachement traître, la prison. Au bout de dix mois, lorsque le dossier a été transféré à Bruxelles et Hassan à la prison de Nivelles, j'ai regretté

Les récits : Myriam

Dendermonde. C'était devenu ma seconde maison, je l'avais dit en riant lors du dernier parloir à la gardienne qui m'avait traumatisée au début, elle m'avait invitée en français à « passer dire bonjour » si je revenais dans le coin après la libération de Hassan. « Ça fait toujours plaisir », elle avait ajouté. J'avais eu un pincement au cœur en prenant conscience que pour nous, ça touchait à sa fin, alors qu'elle et ses collègues, ils avaient pris perpète dans cet enfer.

Ça touchait à sa fin... ou presque. Il restait l'épreuve des six mois de bracelet électronique, Hassan qui devenait dingue enfermé H24 derrière une porte ouverte, moi qui ne supportais pas le passage du statut de visiteuse de prison à celui de matonne. Hassan que l'incarcération avait démoli, moi qui n'avais plus l'énergie de le retaper une seconde fois. C'est à bout de forces qu'on s'est présentés au procès, on a été nuls, heureusement qu'on était bien entourés. Nos avocats ont tracé nettement la ligne de démarcation qui sépare les passeurs occasionnels des trafiquants d'êtres humains professionnels. Les premiers, des gamins qui ferment des camions sur leurs semblables contre la promesse, pas souvent tenue, de quelques centaines d'euros une fois de l'autre côté, parce que c'est ça ou voler ou se prostituer dans les chiottes de la gare ou mourir ; les trafiquants d'êtres humains professionnels, ce n'est pas le même genre, ni les mêmes méthodes, ni le même objectif, ni les mêmes tarifs. C'est plus armé, plus organisé, plus cher et nettement moins sympa. On en a eu l'illustration peu après le procès, lorsqu'un conseiller communal proche de Theo Francken a

WELCOME

été interpellé pour avoir vendu des visas à prix exorbitants à des réfugiés syriens qu'il menaçait d'expulsion s'ils protestaient.

J'ai encore pris une leçon durant la période du procès. Pas de la part de la justice, désolée. De la part de mes co-inculpés sans papiers, Alaa, Mahmoud, Mustapha et Hussein sous bracelet électronique après des mois de détention. Ils ont entre 20 et 25 ans, ils sont voués à ne connaître que des galères du berceau à la tombe, et au lieu d'arracher leur bracelet électronique pour filer à l'étranger avant le procès, ils ont mis un point d'honneur à être là, par solidarité avec nous malgré le risque de réincarcération ou d'expulsion. On est entrés au Palais de justice sous les applaudissements, ils étaient dirigés surtout vers « les hébergeurs » je crois, alors que ce sont surtout les garçons qui les méritaient. Moi, à leur âge, jamais je n'aurais eu leur cran, leur loyauté, leur dignité, leur exemplarité. On ne se connaissait pas avant de se retrouver ensemble sur le banc des accusés, mais si c'est ça mon « organisation criminelle », ça me va, j'en suis même fière.

Être poursuivi sur base d'un dossier cousu de fil blanc par un État qui a du sang sur les mains, c'est l'hôpital qui se fout de la charité. On a tous assumé nos erreurs et nos errances, je ne suis pas sûre que la Justice qui nous accable puisse en dire autant. On n'a tué personne, je suis certaine que l'État qui se pique de nous donner des leçons ne peut pas en dire autant.

Aujourd'hui, à Calais, un arrêté préfectoral interdit

Les récits : Myriam

la distribution de nourriture au millier de migrants toujours dans les parages. L'accès à l'eau potable aussi.

Le tribunal a rejeté les recours en appelant au principe de fraternité. Les campements sauvages sont détruits chaque jour. On doit se cacher pour tendre la main à des mêmes qui crèvent de faim, de soif, de froid, de peur et de désespoir sous les ponts.

Après la criminalisation de la solidarité, l'institutionnalisation de la barbarie. On en est là.